

Brèves littéraires

Brèves

La collectionneuse

Lise Florence Villeneuve

Numéro 69, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, L. F. (2005). La collectionneuse. *Brèves littéraires*, (69), 54–59.

LISE FLORENCE VILLENEUVE

La collectionneuse

Le téléphone arabe avait fonctionné à plein régime. J'avais rameuté toute la bande : Louise, Diane, Nicole et Benoît, puis la cousine Françoise avait relayé la nouvelle à Ginette, Laurent et Manon. Tantida revenait. Trente-cinq ans qu'on l'avait plus ou moins perdue de vue après qu'elle eût suivi Mononkémil parti chercher fortune en Californie dans la construction grand V (villas pour vedettes et V.I.P.).

Une fois l'an, la face rubiconde d'un Santa Claus sous les palmiers apportait à notre mère les poncifs du couple Tantida-Mononkémil : « *Everything's fine. Hoping to see you soon. Big hugs to the kids. Merry X-Mas & Happy New Year. Ida & Emile* ». Celui-là, on l'avait escamoté vite fait ; il ne nous aimait pas et n'endurait aucune marmaille dans un rayon de dix mètres.

Tantida avait adopté sa flopée de neveux et nièces par sublimation. Ses sœurs, nos mères, minces et fragiles, dont quelques pète-sec, faisaient contraste avec notre tante préférée chez qui tout se présentait en *gigaformat*. J'entends encore son rire débouler en escalier. Je revois son visage mafflu s'écraser contre ma joue, sa poitrine tressautante m'absorber dans son giron quand, d'un geste large, elle m'invitait en rigolant :

« Viens dans mes petits bras fluets, ma sucette ! » Son adiposité ajoutait à l'autodérision. Elle nous appelait ses sucettes, nous les filles, qui connaissions son penchant immodéré pour les douceurs en général, le chocolat en particulier. À chaque visite chez elle — en l'absence du croquemitaine —, on faisait le plein de lunes de miel, de caramels, de boules noires, et chacun avait droit à un morceau de chocolat. Quand Tantida était en rupture de stock, elle empruntait la bécane de Mononkémil, et c'était à qui s'assoierait sur « la barre » horizontale pour l'accompagner chez Dionne, rue du Mont-Royal. La selle disparaissait sous ses miches généreuses et les pneus menaçaient à tout moment de se dégonfler. Nous, on se faisait toutes menues entre ses cuisses accueillantes.

Notre tante adorée est rentrée au pays amputée d'une partie d'elle-même ; Mononkémil avait succombé à une embolie cérébrale. Fidèle aux dernières volontés de son homme, elle a fait rapatrier son corps. Une fois les formalités réglées, les véritables retrouvailles ont commencé.

Sous son auréole de cheveux blancs, Tantida était plus belle que jamais. Ma mère et mes tantes n'en finissaient plus de l'interroger sur ses longues années d'exil au soleil. Elle n'a jamais été de nature à se plaindre, mais on percevait, dans l'œil jadis coquin, un voile de tristesse. Elle n'avait manqué ni d'argent ni d'amis, affirmait-elle ; c'était nous, sa famille et les enfants surtout, qui lui avions manqué. La revenante s'enquêrait de l'un et de l'autre, des mariages, des divorces, des progénitures. À soixante-douze ans, Tantida voulait se rapprocher des siens, entendre à

nouveau la musique de cette langue qu'elle avait failli perdre, et vivre près de l'eau pour garder le meilleur des deux mondes.

Après des semaines de « visites de paroisse », comme elle appelait sa tournée familiale, maman l'avait aidée à emménager dans un immeuble à appartements, à moins d'un kilomètre de la famille et de la métropole qui l'avait vue naître.

Tantida a choisi un vaste appartement en angle, au dix-huitième étage, d'où le regard embrasse une vue à cent quatre-vingts degrés jusqu'au-delà du fleuve. La piscine intérieure, le resto, la banque, le salon de coiffure, le nettoyeur (*valet service* pour elle), toutes ces commodités semblaient lui convenir. Je subodorais néanmoins que cette installation n'avait rien à voir avec l'opulence dans laquelle elle avait dû vivre sur les rives du Pacifique. Mais si elle avait fait grise mine, ce n'aurait plus été Tantida.

Comme elle avait jadis sublimé son infertilité involontaire en s'attachant aux rejetons de la famille, notre tante préférée compensait la perte de son mari en succombant à son péché mignon. Dès son retour au Québec, elle avait travaillé à son « arrondissement ». À qui proposait de la visiter (les garçons étaient plus effacés...), et lui demandait si elle avait besoin de quoi que ce soit, elle répondait invariablement : « Tu serais bien gentille de m'apporter une boîte de chocolat *Laura Secord*. J'en manque toujours pour mes invités. Je te rembourserai, bien entendu. »

Le plus étonnant est que Tantida ne recevait pas tant de visiteurs. Nos mères, ses aînées, se déplaçaient de moins en moins et préféraient la recevoir. À vrai

dire, seules ma sœur Diane, Françoise et moi étions assidues. Il ne se passait pas une semaine sans que je visite ma tante. Elle avait toujours quelque course à faire et, comme elle avait pris plusieurs kilos et se déplaçait au rythme du quatrième âge, les chauffeurs de taxi n'étaient pas tous des modèles de patience.

Elle dépensait beaucoup pour enrichir ses collections commencées aux États-Unis. Ses vitrines et vaisseliers débordaient de figurines *Royal Doulton*, de services à thé *Royal Albert*, d'assiettes de porcelaine anglaise numérotées, de verres mousseline, sans oublier le fleuron de ses acquisitions : les animaux *Swarovski* en cristal. J'étais seule autorisée non seulement à toucher ses pièces de collection, mais à les nettoyer avec un chiffon doux. Pour nous qui avons vécu simplement, sans superflu, l'appartement de Tantida représentait un musée d'objets précieux, un antre aux trésors mystérieux aussi, puisque certaines armoires restaient sous clé. Respectueuses de la vie privée de notre tante, aucune de nous ne se serait permis la moindre curiosité déplacée. Tantida, extravertie dans nos souvenirs d'enfance, apparaissait réservée dans le monde feutré de ses tapis persans.

Elle me disait parfois : « Tu sais, Honey, — elle m'appelait rarement Hélène — c'est toi qui t'occuperas de ma succession. » Copie de son testament se trouvait dans une boîte de métal au fond de son coffre en cèdre. Elle y gardait aussi les clés de ses armoires et de quelques placards. Quelle cachottière elle était devenue ! Mais de quel droit aurais-je prétendu avoir accès à ses secrets ?

* * *

Les années ont passé. Après ses sœurs, maman nous a quittés à son tour. Ne reste que Tantida dans son gratte-ciel. Son rire d'hier se fait chevrotant, son cou pendouille comme le jabot gonflé de certains oiseaux, son postérieur amolli tremble à chaque pas et sa santé décline. Mais Tantida ne veut rien savoir des disciples d'Esculape. Il m'arrive de la trouver endormie dans son fauteuil en plein après-midi. Ses jambes enflent, une plaie au pied gauche s'envenime, sa mobilité réduite d'octogénaire rend les déplacements périlleux, surtout en raison de son poids.

Diane, Françoise et moi nous concertons. Nous proposons à tante de voir un médecin, faisons valoir les avantages d'un éventuel déménagement dans un endroit mieux adapté. Elle imagine un complot, prétend que nous sommes liguées contre elle. Je ne l'aurais pas crue aussi têtue. Il faut alerter le CLSC.

Ensuite, les événements se précipitent. Un matin, vers onze heures, n'obtenant aucune réponse au téléphone, je me rends chez Tantida. Je la découvre inconsciente. J'appelle une ambulance, mais je sais qu'il est trop tard. Elle a déjà sombré dans un coma profond. À l'hôpital, les médecins concluent à un diabète mal contrôlé. Elle ne sortira pas du silence qui me tombe dessus comme une chape de plomb. Cette fois-ci, je suis irrémédiablement orpheline.

Avant d'avertir les autres, je retourne Place Bellerive. Je déplie le testament que je lis en pleurant. Tantida, juste et bonne, n'a oublié aucun de ses neveux et nièces ; elle a simplement laissé un peu plus d'elle-même à celles qui ont adouci ses dernières années. Depuis quinze ans qu'elle est rentrée au Québec, elle n'a cessé d'accumuler des biens matériels, de nous

inonder d'amour, de nous couvrir de ses cent kilos de tendresse. En tremblant, j'insère dans chaque armoire scellée les clés du mystère.

Dans le buffet de la salle à manger sont cordées des douzaines de boîtes de chocolats inentamées ! Je fais le tour des pièces, puis je déverrouille successivement les armoires, les placards, la partie inférieure de la commode : chaque espace de rangement, chaque tiroir, chaque tablette déborde de boîtes de chocolats ! Je n'en crois pas mes yeux, je ris à travers mes larmes, c'est trop énorme, irrationnel, démesuré ! Chère Tantida, collectionneuse va !